

"A une époque de crise nationale, le journalisme prend une importance significative qui doit être reconnue par nos gouvernants, le peuple et ses dirigeants, pour nos meilleurs intérêts communs."

L'AUTORITÉ

Encourages
L'AUTORITÉ
en confiant vos travaux d'impression à
La Cie des PUBLICATIONS PROVINCIALES Ltée
524, Edifice Canada Cement
Montréal.

Le plus ancien hebdomadaire français de Montréal

3 Cents

31 ANNEE — No 20

J.-A. Fortin, Directeur.

MONTREAL, 17 NOVEMBRE 1945

Gilbert La Rue, Rédacteur en chef

Abonnement: \$2.50 par année

Rôle équivoque de capitalistes anglais

Ils voudraient favoriser l'Allemagne aux dépens des pays alliés. — Démarche de sir William Beveridge et consorts. — France et Russie contre une politique favorable à la résurrection du fascisme.

On aurait difficilement pensé qu'après les féroces bombardements de Londres, afin de jeter, au début de la guerre, l'Angleterre à genoux devant l'Allemagne, il y aurait des Anglais, à l'heure actuelle, pour plus se précipiter du bien-être des Boches que de celui de tant de peuples alliés. Voilà qui incline à se demander avec inquiétude si la politique à courte vue de Lloyd George et de Ramsay MacDonald n'est pas sur le point de ressusciter sur les bords de la Tamise. On sait que cette politique consistait à abandonner les amis pour se concilier les ennemis, en vertu d'un programme d'équilibre depuis longtemps en force dans la diplomatie britannique.

Ces jours derniers, une délégation présidée par sir William Beveridge (l'auteur du plan de reconstruction qui porte son nom) s'est rendue auprès de M. Attlee et lui a demandé: 1. — De s'assurer le concours des autres nations du Continent pour stimuler la production européenne et en réserver une bonne part à l'Allemagne; 2. — De négocier avec la Russie, la Pologne et la Tchéco-Slovaquie pour empêcher l'expulsion des Allemands de leurs foyers dans ces pays.

Ces messieurs ne se rendent-ils donc pas compte que les autres nations d'Europe, aux prises elles-mêmes avec tant de difficultés, à la veille d'un autre hiver rigoureux, ont autre chose à faire que de pourvoir aux "besoins" d'un peuple auquel elles doivent tous leurs malheurs? Oublient-ils que le transfert en masse de populations est une nécessité provoquée par les Allemands eux-mêmes et dont ils ont abusé dans la griserie de leur victoire temporaire?

Les voyageurs impartiaux qui ont visité récemment l'Allemagne s'accordent pour dire que les Allemands paraissent bien mieux nourris et vêtus que les autres peuples d'Europe. Il ne faut pas oublier non plus que s'il existe en U.R.S.S. un mécontentement populaire qui n'est pas sans émoi, Staline, c'est parce que les troupes russes ont pu constater que le standard de vie des Allemands restait nettement supérieur à celui du peuple russe.

Alors à quoi peut tendre une initiative comme celle de sir William Beveridge et consorts, sinon à renouer avec l'Allemagne ces liens économiques qui furent si funestes entre les deux guerres? Un journal montréalais de langue anglaise avait récemment commencé la publication des articles de Daniel de Luce, chroniqueur de la Presse Associée, lorsqu'il l'interrompit brusquement. C'est lorsque le chroniqueur révéla que la France était disposée à marcher contre Hitler, après l'invasion de l'Autriche en mars 1938, mais qu'elle en fut empêchée par la Grande-Bretagne, qui lui refusa son appui. Hitler se trouvait alors à Linz, en Autriche, et préparait son entrée triomphale à Vienne. Il n'était pas, néanmoins, sans inquiétude sur l'attitude de la France, quand le Maréchal Goering l'avertit qu'il n'avait rien à craindre de ce côté, par suite de l'attitude non-interventionniste de l'Angleterre.

Hitler se hâta donc de faire route vers Vienne, et Goering et Ribbentrop se préparèrent aussitôt à duper Neville Chamberlain à Munich. En Angleterre, Anthony Eden avait démissionné comme Ministre des Affaires Étrangères pour protester contre ce qu'il appelait l'apaisement des dictateurs, et en France, le socialiste Léon Blum était allé jusqu'à mobiliser les troupes sur la Ligne Maginot, tout en essayant de réunir la Grande-Bretagne et l'Italie dans un front uni contre l'Allemagne.

On sait aujourd'hui, grâce à des documents officiels découverts dans les ruines de Berlin, que la tentative de Léon Blum échoua grâce à l'aveuglement de Chamberlain et à la duplicité de Mussolini.

Il ne faudrait pas croire que la délégation conduite par sir William Beveridge et certains capitalistes ait derrière elle la majorité de l'opinion anglaise, mais elle n'en constitue pas moins une manifestation inquiétante. D'autant plus que ces jours derniers, le Maréchal Montgomery, commandant des troupes d'occupation britanniques, ne s'est pas gêné de critiquer la France parce que celle-ci s'opposait à la reconstitution d'un bloc allemand et persistait à demander la division des pays en zones d'influence.

Il faut espérer que la France recevra l'appui au moins de la Russie dans cette attitude propre à empêcher une nouvelle guerre mondiale d'ici vingt ans, dussent les fascistes du Québec et plus particulièrement du "Devoir" être frustrés de la revanche boche dont ils rêvent de toute leur âme laurentienne. CANDIDE.

Les trustards japonais plus puissants que les trustards américains

L'Union américaine était autrefois le pays par excellence des monopoles. Depuis, le Japon s'est acquis cette distinction douteuse, grâce à quelques grandes familles qui possèdent ou contrôlent à peu près toute la richesse de la nation et dictent à la Diète la ligne de conduite. L'industrie japonaise, en effet, jusqu'à la signature de l'Armistice, était dirigée par un petit groupe d'hommes, les Zaibatsu, devenus tellement puissants qu'ils étaient en mesure de déclarer ou non la guerre. Une fois le pays vaincu, comme il l'a été pour de bon, les Zaibatsu se sont retranchés derrière l'argument spécieux qu'ils avaient dû se soumettre aux entreprises des militaristes, dont le Général Tojo était le chef suprême.

Il est possible qu'il se trouve de ces leaders de l'économie japonaise qui réellement ne voulaient pas la guerre, mais le fait demeure qu'ils accordèrent tout de même leur appui à Tojo parce qu'ils y trouvaient leur profit. Les experts américains qui ont fait une étude approfondie de l'économie japonaise ne cachent pas qu'il faudra définitivement briser le monopole des Zaibatsu avant que le Japon puisse se donner un véritable régime démocratique, et le Général MacArthur a pris ses dispositions en conséquence.

Qui sont ces Zaibatsu, dont la richesse et la puissance sont telles qu'ils contrôlent les destinées d'une nation de 70 millions d'âmes? Il y a, par exemple, Kiyoshi Miyazaki, président de la compagnie Mitsui, l'un des deux plus grands trusts du Japon; puis Ichiro Hattori, directeur du trust Mitsubishi, mêlé à peu près à toute l'industrie japonaise; puis (Suite à la page 2)

Le 9e Emprunt remporte un éclatant succès



Voici une petite histoire électorale que l'on raconte à Paris. La semaine se passe à la veille du scrutin dans un grand meeting à Marseille. L'orateur termine sa harangue par cette peroration enflammée: "Ce que nous voulons, camarades, c'est du pain pour tous!" "Bravo!" clame l'assistance dans un seul cri. "Ce que nous voulons pour tous, camarades, c'est la paix!" "Bravo!" crie la foule d'un seul élan. "Ce que nous voulons pour tous, camarades, c'est la liberté!" "Bravo!" s'exclament les auditeurs debout. "Ce que nous voulons pour tous, camarades, c'est le travail!" Alors un grand silence. Puis, dans le fond de la salle, une voix terrible s'éleva. "A la porte, les provocateurs!" Décidément, les Marseillais ne sont pas partisans du plus grand effort...

M. Georges Duhamel, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, de passage chez nous, a consenti à prononcer un "petit discours" sur le réseau français de Radio-Canada, à l'occasion de la campagne annuelle de recrutement de la Section de St-Jean-Baptiste de Montréal. Si notre pseudo-société nationale compte sur ce "petit discours" pour sa réhabilitation, elle se trompe grandement. Tous les membres de l'Académie Française réunis ne suffiraient pas à redorer un blason trahi par la participation de la Section de St-Jean-Baptiste aux élections provinciales et fédérales en faveur du Bloc Populaire. La clique du Monument National, dirigée par les Roger Duhamel (qu'il ne faut pas confondre avec Georges) et les Jean-Robert Bonnier, l'un et l'autre candidats à tour de rôle dans St-Jacques, ne parviendra à reconquérir la confiance du public que si elle fait peu neuve. De sa cadence, nous ne voulons d'autre preuve que l'exeat des membres de la Section Côte Chérière. Cette section, qui en comptait plus de 400, n'en put réunir que 26 à l'élection de ses nouveaux officiers. Un vrai libéral continuant d'appartenir à cette société serait un cocu plus cocu que tout ce qu'on a vu de cocus jusqu'ici.

Si N. Roger (pas Georges) Duhamel est un piètre politicien, convenons qu'il ne manque pas d'audace. On reconnaît son style dans cet ultimatum envoyé au T.H. Mackenzie King "exigeant la destitution immédiate" du Major-General G. Brock Chisholm, sous-ministre de la Santé nationale et du Bien-être Social, parce qu'il aurait prononcé à Washington des paroles désagréables au gré de la Saint-Jean-Baptiste et d'une foule d'autres sociétés dont les titres indiquent les tendances: la Ligue du Dimanche, les Ligues du Sacre-Coeur, la Société du Bon Parler Français, la Ligue des Retraités, la Holy Name Society, etc. On n'a même pas pris la peine de demander au Major-General Chisholm s'il était prêt à endosser les paroles que lui prête une douzaine de nouvelles. Ne serait-ce pas le record de guerre du Major-General Chisholm qui lui vaut l'hostilité de la Saint-Jean-Baptiste et des autres associations au nom desquelles elle se permet d'envoyer des télégrammes au Premier Ministre? Et puis, après tout, est-ce par ultimatum ou par requête que l'on doit s'adresser à Ottawa?

D'après l'ineffable Diabolus Louis-Philippe Roy, de "L'Action Catholique", le Sénateur T.-D. Bouchard serait venu en opposition flagrante avec l'encyclique Quadragesimo Anno, du Pape Pie XI, en s'opposant au corporatisme. Or, cette encyclique traite de coopération syndicale et nullement de corporatisme. La prétention du Diabolus québécois ne le cède donc qu'à son ignorance. Ainsi que l'écrivit le Sénateur Bouchard dans son organe "Le Clairon": "Jamais le Pape Pie XI n'a soutenu le corporatisme étroit, véritable germe de domination politique totale en même temps que de désunion nationale, que l'on voudrait introduire dans la Province de Québec. Cette forme de corporatisme est une parodie du fascisme à la Mussolini, et l'on sait ce que le fascisme et son frère siamois, le nazisme, ont coûté au monde, depuis dix ans."

Le dernier roman de Colette, "Gigi", était déjà retenu par le cinéma, avant même d'avoir paru en librairie. Il bat aujourd'hui le record d'avoir reçu des propositions d'adaptation de onze sociétés différentes. C'est très beau, dit-il l'auteur jour Colette, et j'ai un peu peur. Peur de quoi? Que finalement ma nouvelle ne me revienne avec cette épithète: "Ci-gît... Gigi". Vulcain.

Les objectifs fixés dans toutes les provinces sont largement dépassés. — Comme toujours, la province de Québec fait honneur à ses engagements. — Le pays a souscrit les deux milliards. — Une belle leçon d'économie.

À l'heure où nous écrivons ces lignes, les derniers rapports des divers comités centraux du 9ème Emprunt de la Victoire ne sont pas encore parvenus à Ottawa, mais il y a tout lieu de croire que la somme de deux milliards de piastres aura été souscrite par les citoyens du Canada. C'est un succès sans précédent, un succès dont les organisateurs de l'emprunt doivent être fiers et qui dénotent que les Canadiens ont foi dans l'avenir de leur pays et qu'ils veulent contribuer aux oeuvres de paix.

Nous devons être surtout heureux de constater que, partout, les objectifs fixés pour la vente générale, c'est-à-dire, la vente dans le grand public, ont été largement dépassés. Lorsque nous parviendront les rapports complets et détaillés, nous serons mieux à même de juger de la façon avec laquelle le public a reçu cet emprunt. Même à l'heure actuelle, nous pouvons conclure que jamais meilleure école d'économie n'a été offerte aux ouvriers de toutes les classes, aux cultivateurs et aux employés de modestes ressources. Et nous sommes d'avis que si jamais le gouvernement revient de nouveau devant le peuple avec un dixième emprunt (on nous en annonce un pour l'automne 1946) il devra employer le même système de souscription et solliciter les citoyens personnellement comme il l'a fait lors de cet emprunt qui vient de se clore, samedi.

La province de Québec, en souscrivant \$500,000,000, a fait sa part généreusement, en dépassant son objectif de 20%. Sur ce total, l'île de Montréal figure avantageusement avec un montant de \$365,000,000, soit plus de 117% de son objectif. Preuve que la province de Québec sait remplir son devoir avec générosité, lorsqu'on fait appel à son esprit patriotique.

Dès le commencement de la campagne tout indiquait que nos populations étaient résolues à faire de cet emprunt national la digne continuation sinon le couronnement de la si honorable série ouverte pendant la guerre. Du premier jour jusqu'au dernier, le même enthousiasme s'est maintenu, la même volonté s'est affirmée d'obtenir un résultat plus remarquable que jamais auparavant. Rien ne pouvait résister à un pareil élan et le Neuvième Emprunt s'est élevé à de nouveaux sommets.

"Le pays, écrit un confrère, a sûrement droit de se féliciter, non seulement à cause des ressources financières qui se trouvent mises à sa disposition pour exécuter le programme considérable d'après-guerre mais encore et surtout peut-être à cause de l'admirable esprit de collaboration que ce succès fait paraître. Que toutes les initiatives nationales soient appuyées ainsi et il n'y a pas d'obstacle que le Canada ne soit capable de surmonter.

"Il est difficile d'adresser des compliments à l'une ou l'autre classe de notre société en particulier, puisque toutes ont pleinement justifié les espoirs que l'on fondait sur elles. Les grandes corporations et généralement les compagnies y sont allées avec leur élan habituel mais, et d'une façon encore plus marquée cette fois, les souscripteurs individuels ont fourni leur large quote" (Suite à la page 3)

Le tribut que nous payons à la tuberculose

Pourquoi notre province tient-elle la tête de la Confédération pour le nombre des victimes de la tuberculose? — Ne devons-nous pas faire un effort suprême pour enrayer ce fléau? — L'oeuvre du Timbre de Noël.

Dans quelques jours, les ouvriers du Timbre de Noël se mettront à l'oeuvre pour vendre, dans nos bureaux et dans nos familles, ces admirables petits carrés de papier qui remplissent un travail si efficace et si bienfaisant pour aider ceux qui luttent contre les méfaits de la tuberculose, dans nos foyers. Car, cette plaie de la phtisie fait des ravages considérables, au Canada, et moissonne la fleur de notre jeunesse, chaque année. Dans la province, tout particulièrement, elle exerce ses ravages d'une façon déolante, malgré que nous ayons réussi à en diminuer les malheureux effets. Pourquoi chez nous plus qu'ailleurs? Et ce dû au climat, au plus grand nombre des taudis dans nos villes, à une mauvaise éducation, à la négligence des parents? Autant de causes qu'il serait intéressant d'étudier à fond.

Selon les données provisoires établies par le bureau fédéral de la statistique, 5,699 Canadiens ont succombé à la tuberculose au cours de l'année 1944. Soit un taux de mortalité de 47.7 par 100,000, le plus bas jamais enregistré. Voici la répartition des décès et des taux par province:

Ile du Prince-Edouard	57 (62.6)
Nouvelle-Ecosse	356 (58.2)
Nouveau-Brunswick	238 (51.5)
Québec	2,620 (74.9)
Ontario	1,062 (26.8)
Manitoba	342 (46.7)
Saskatchewan	233 (26.4)
Alberta	289 (35.3)
Colombie britannique	512 (54.9)

(Suite à la page 2)

Nous devons sauver la petite industrie

Billot du jeudi
JAMROSE

Jamrose n'est pas un mot composé, mi-anglais et mi-français, suggérant des confitures plus ou moins roses. C'est le titre du dernier roman de Pierre Benoit, celui de l'Académie française. Quelques-uns diront que les friandises de sucreries y sont bien servies. Peut-être. Les fervents du romanesque également et ceux qui n'exigent pas trop d'un livre. Mais l'ouvrage offre cette particularité d'être un inédit de Benoit, et de paraître en édition originale au Canada. Sous cet angle, les collectionneurs — il en existe chez nous un bon nombre — s'extasieront. Si le récit excite la curiosité, Benoit ne s'y montre pas à son meilleur. Nous voici loin d'Axelle, d'Ézémango, et même de l'Atlantide. Le thème se rapproche de celui de Koenigsmark et d'Axelle: l'amour entre deux personnes de nationalités différentes. Avec ces variantes que les nationalités ne sont plus très tranchées, en raison des circonstances politiques, sociales et mondaines, pendant un siècle, et que l'amour se complique d'inceste involontaire. En somme, un sujet scabreux, assez usé d'ailleurs, que l'auteur pouvait nous épargner. Le récit lui-même s'avère plus amoral qu'immonde, dans l'impression générale qui s'en dégage. Les amateurs de scènes crasseuses n'y trouveront pas leur compte, les honnêtes gens non plus. Il nous étonne que Pierre Benoit, au moment où la France passait par les terribles épreuves que l'on sait, n'ait pas trouvé mieux à faire que ce roman léger, dans la plus mauvaise tradition de 1900-10.

(1) Éditions J.-A. Pony, Montréal.

Jamrose se situe dans le décor exotique de l'île Maurice, l'ancienne Ile de France d'avant 1810. Cent pages et plus durent, l'auteur se complait à la généalogie des principales familles du pays, tant anglaises que françaises, avec d'infinis détails sur les relations d'amitié qui unissent les uns aux autres. Il n'entre vraiment dans son sujet qu'au dernier tiers du volume, pour nous servir ce hors-d'oeuvre: Paul de Jamrose, dernier du nom, épouse à l'insu de ses parents Miss Virginia Widdowhby, fille naturelle de sa propre mère. Seule au monde, elle se montre cette fois fort celle-ci devient folle au moment où elle pourrait mettre son fils en garde. Pour clarifier la terrible situation ainsi amenée, l'auteur à cette trouvaille de génie: précipiter la mort de Paul Trues et procéder du mélodrame. On se croirait retourné aux meilleurs années de Pomson du Terrail ou de Pierre Descourcelle. De la part d'un académicien, voilà qui est assez quelconque. Pierre Benoit avait la réputation de préparer ses romans avec grand soin, de n'y rien laisser au hasard, de les construire avec le même souci qu'un architecte une maison. Il se montre cette fois fort au-dessous de lui-même. Signalons en passant deux erreurs, en marge de la vie de Jésus et du culte catholique. Dans une allusion aux soeurs Marthe et Marie, il prête à veuve sang-froid le rôle de Marthe à Madeleine la pécheuse. Allégresse, il met en scène un prêtre, célébrant une messe pour le repos de l'âme d'un protestant. Décidément, Benoit tirerait profit à fréquenter le curé de sa paroisse. Son information y gagnerait.

Pierre Benoit se fit une rapide fortune, dans tous les sens, par le roman d'aventure. Son triomphe fut l'Atlantide, qui resta par son meilleur livre, mais qui lui valut une popularité étonnante. On lui devait alors Koenigsmark, où pour la première fois il s'attachait au problème de l'amour entre un homme et une femme de nationalités ennemies. Il revient à ce thème dans Axelle, un de ses ouvrages les mieux réussis, et il le reprend une troisième fois, mais de façon très édulcorée, dans Jamrose. Le grand mérite de Benoit fut d'insuffler une vie nouvelle, en France, au roman d'aventure. Il créa pour ainsi dire le roman d'aventure à la française, par opposition au roman d'aventure à l'anglaise. Il y introduisit la femme et l'amour, alors que les romanciers anglais, depuis Daniel de Foë et Robinson Crusoe, y ignorent l'élément féminin. Mais son oeuvre reste inégale. Il pêche souvent par invraisemblance, fait étalage d'une érudition qui s'accorde mal avec ses erreurs historiques et ses anachronismes. Sa première qualité, c'est la vie. Il sait raconter, avec un art qui tient du prodige. Sous ce rapport, Jamrose est de ceux de ses livres qui font exception. Né à Albi, Tarn en 1886, Pierre Benoit débuta modestement. (Suite à la page 2)

Si le monde a connu les affres de la guerre, la cause en est surtout au libéralisme économique qui n'a connu qu'un dieu, le Veau d'Or. — Le salut de nos institutions repose dans la décentralisation et l'organisation de petites industries. — Quelques considérations.

C'est un fait reconnu de tous les économistes comme des hommes politiques et des sociologues, que le libéralisme économique a été la cause, dans le monde entier, de la guerre formidable qui vient de se terminer dans les ruines et dans le sang. Certes, d'autres causes sont venues s'ajouter à celle de l'emprise des grandes corporations sur le commerce mondial, mais le Veau d'Or régnant en maître incontesté sur le monde, les choses devaient aboutir au cataclysme qui a ravagé l'univers. Le monstre, cependant, n'est pas encore abattu, loin de là, et il faudra des années de lutte pour répartir les puissances d'argent comme elles devraient l'être parmi les peuples. Cette question serait trop longue à discuter ici. Nous y reviendrons.

Depuis la première guerre mondiale, la concentration des entreprises n'a cessé de s'accroître dans presque tous les domaines de la production. Ainsi aux États-Unis, en 1930, les 200 plus grandes sociétés par actions contrôlaient plus de la moitié de la valeur de toutes les sociétés anonymes; les holding societies dominaient 85 p.c. de l'industrie électrique, 47 p.c. du gaz, 57 p.c. de la traction. Dans le commerce, les chain stores ou sociétés à succursales multiples et les mail orders ou les ventes exclusivement sur catalogue faisaient plus de 20 p.c. de tout le commerce atteignant 27 p.c. dans le seul domaine de l'alimentation. Cette évolution est probablement moins poussée dans d'autres pays mais le mouvement est dans ce sens là...

Et avant la deuxième grande guerre le phénomène de la concentration s'est manifesté encore davantage sous d'autres formes. Nous avons connu ainsi une plus grande centralisation des finances, des entreprises, des industries de toutes sortes et même de la politique. Nous ne voulons pas revenir sur l'histoire de cette période économique où l'on a cherché à étouffer certains scandales et qui a connu une des pires crises cycliques du régime. Mais nous voulons nous arrêter un moment pour envisager les deux côtés de la médaille et pour nous demander s'il ne serait pas sage d'orienter peu à peu notre économie vers une forme moins centralisatrice des industries et des pouvoirs.

Au Canada, le même mal existe quoique, dans notre province, les coopératives de production et d'achat commencent à faire un bien considérable et que nos Caisses Populaires font ouvrir les yeux à la haute finance. Le grand remède aux maux dont nous souffrons, c'est la décentralisation des industries et l'établissement de petits commerces, d'industries secondaires. (Suite à la page 3)

A travers les faits

La campagne électorale bat son plein dans le comté de Beauce. Tout le ban et l'arrière ban des deux partis politiques provinciaux se livrent une lutte à mort. On nous informe que l'argent coule à flot et que les promesses ne font pas défaut. Il est de toute évidence que le sort du parti de l'Union Nationale et du gouvernement Duplessis est en cause, dans cette élection. M. Duplessis affirme que non et, dans les discours qu'il vient de prononcer en Beauce, il s'est bien gardé de toucher à cet aspect de la lutte. Il se vante que son gouvernement est solidement assis à la Législature et que ce n'est pas la perte de la Beauce qui peut le mettre en danger. Tel n'est pas le cas et si l'hon. M. Renault sort vainqueur de cette lutte, M. Duplessis et ses collègues, qui ont en mains l'argent, le patronage et le pouvoir, se verront nécessairement forcés d'en appeler au peuple à brève échéance. Il semble bien que cette fois-ci, comme en 1936-39, l'état des finances de la province forcera le gouvernement à mettre bas les armes. Pour revenir à la Beauce, la victoire de M. Renault, candidat du parti libéral, ne semble pas faire de doute. Une seule corde est jouée par les orateurs de l'Union Nationale, celle du patronage que le comté perdrait s'il battait le candidat de l'Union Nationale, M. Poulin. De toutes les bêtises accomplies par le gouvernement et dénoncées par les orateurs libéraux, pas un mot de réplique; scandale des liqueurs de la Commission, taxe de vente, abolition de l'École d'Artisanat en Beauce, diminution des octrois aux mères nécessiteuses, augmentation de la dette provinciale, travaux de drainage interrompus comme ceux de voirie, on ne touche à rien, on ne discute rien, on ne défend rien. Mais le premier ministre et ses lieutenants se campent en champions de l'autonomie provinciale et l'on cherche à ridiculiser Godbout et son candidat. Petites gens comme petit gouvernement. La Beauce va commencer le nettoyage, mercredi prochain, en attendant le grand ménage final, en 1946.

Sous le titre: Heures signe des temps, notre confrère, le "Canada" publiait dans son édition de mardi matin: "Depuis le début d'avril, 575 navires transatlantiques ont été enregistrés au port de Montréal où ils ont chargé des produits canadiens de toutes sortes à destination de l'Europe et de la Grande-Bretagne. Comparativement à l'année dernière, au cours de laquelle 222 transatlantiques seulement sont venus à Montréal." (Suite à la page 2)

A travers les faits

(suite de la première page)
réel, ce chiffre élevé donne une idée du développement que l'après-guerre apportera à notre pays.

"Cela est excellent pour l'ensemble du Canada, mais il faut se réjouir aussi de cette situation à cause du rôle de premier plan que l'augmentation de notre commerce d'importation donne à la ville de Montréal par rapport au reste du pays.

"Montréal est, à cause de son port, la ville-clé du Canada. Cette position privilégiée est la promesse d'un heureux avenir."

Les débutants — ont en leur hal annuel à l'hôtel Windsor. C'est un événement attendu avec anxiété par ces futures beautés et... les mamans. Car c'est un petit peu la pêche aux maris que l'on fait au cours de cette sauterie "high hats". Et l'on sait avec quelle grâce, avec quel charme et... quelle diplomatie ces blanches apparitions voltigent autour des prétendants incés. Pour la bonne information de ces futures mamans, un journaliste, en mal de serviabilité, publie quelques notes qui pourraient leur être utiles. Les Américains, paraît-il, viennent de procéder à une enquête d'un genre nouveau. Ils ont dressé de savantes statistiques sur le bonheur conjugal, en prenant la situation sociale des maris comme base de classification. Et voici ce qu'ils ont trouvé. Ils ont découvert d'abord que les ingénieurs faisaient les meilleurs époux. Quatre vingt-six pour cent des ménages dans lesquels le mari pratique le génie, à défaut d'en être un dans la plupart des cas, sont parfaitement heureux. Puis, la proportion diminue et les moins bons maris sont, paraît-il, les voyageurs de commerce. Quarante pour cent des épouses des voyageurs de commerce qu'on a consultés considèrent leur mariage comme une erreur. Mais au fait, comme dit le chroniqueur qui rapporte ces statistiques, peut-être les voyageurs de commerce sont-ils du même avis.

Evidemment, l'Union Nationale a peur de la vérité. Cette fameuse question de la vente du whisky écossais avec commission ou ristourne au fond du parti demeure dans l'ombre et les orateurs du gouvernement, dans la Beauce, se gardent bien d'y toucher. Mais voilà que le scandale prend des proportions plus considérables par le fait qu'un rédacteur du magazine canadien Mcleans vient de dénoncer les méthodes des agents du parti qui font le trafic des licences et formes importantes de tavernes et de grills à casquer de sommes importantes. Dans un discours qu'il prononçait, dimanche dernier, à Beauceville, M. Ludger Dionne, député de Beauce au Parlement fédéral, faisait la déclaration suivante, citant des noms: "J'ai ici un journal du Brésil qui annonce que dans la province de Québec, le gouvernement actuel vend ses licences pour la vente des alcools pour remplir sa caisse électorale. J'ai honte pour ma province de lire de pareilles choses dans un journal étranger. Je suis obligé de vous dire que ces accusations sont vraies. Une personne ou une compagnie qui demande une licence au gouvernement doit fournir une déclaration assermentée à l'effet qu'aucun argent n'a été versé à qui que ce soit pour obtenir cette licence. Or, je sais que le régime de l'Union Nationale a exigé des sommes considérables des hôtels de Québec. Le gérant du Château Frontenac a répondu: "Gardez votre licence si je dois payer un montant d'argent pour votre caisse électorale." Le propriétaire de l'hôtel Montclair a répondu: "Si vous m'obligez à payer ce montant, je dépenserai \$50,000 pour vous dénoncer en public". Tous ces faits sont répandus dans tout le pays et à l'étranger", a dit M. Dionne. Partout, on dit: "Le gouvernement de Québec vend ses licences pour remplir sa caisse électorale". Cet argent de la caisse électorale de l'Union Nationale, on vient vous l'offrir dans cette élection. C'est de l'argent volé". La déclaration du député fédéral de la Beauce a causé une grande sensation. Si ce sont là de fausses accusations, pourquoi les orateurs du gouvernement n'y répondent-ils pas? Si c'est la vérité, une telle administration doit être chassée du pouvoir. La Beauce va décider de la chose mercredi soir prochain.

Glorieuse odyssee d'un...

(Suite de la page 4)
croiyait le plus recherché, pour se contenter, lui, de ce qu'il avait l'habitude de manger naguère et qu'il croyait indigne de ses maîtres. Pouvait-on lui en faire un reproche?
La guerre éclate. Le Canada y participe. L'appel aux armes sonne.
"Madame, dit un jour à sa patronne Edmour Fortin, je ne veux pas être conscript; je veux m'engager comme volontaire."
Il partit pour Montréal, avec le dessein de s'engager dans l'aviation. Mais il manquait d'instruction. Alors, il se mit à étudier l'anglais, les mathématiques et l'algèbre: "Ah! l'algèbre!" écrivait-il à Mme Mackenzie, "quel casse-tête!" Mais il y arrivera. Il réussit, ayant épargné \$150.00, à payer ses cours dans une école d'aviation. Il étudia pendant plusieurs mois, nuit et jour, à tel point qu'il maigrit de dix livres. Enfin, il apprit à son ancienne patronne et à ses parents qu'il était sergent-pilote. Il était arrivé le sixième de sa promotion, le sixième d'une classe de cinquante.
—Le "Progrès du Golfe".

Un général allemand et sa épouse au Canada

Comment vécut chez nous le baron Riedesel, sa femme et ses filles pendant un séjour de six années il y a 150 ans. — La femme "la plus chérie de l'armée". — Observations fort précieuses.

Il a été dit beaucoup de bien et beaucoup de mal, sur nous et notre pays, par les étrangers qui jadis venaient en mission ou en voyage d'étude au Canada. Les uns furent des médisants, des calomnieux, des menteurs. Mais d'autres furent gens de bonne foi animés d'un esprit bienveillant. Parmi ceux-ci, on doit mentionner un général allemand, le baron Friedrich-Adolphus Riedesel, commandant des "Mercenaires de Hesse et de Brunswick" à la solde de l'Angleterre. A ces mémoires il faut ajouter le journal et les lettres de sa femme, qui les écrivit alors qu'elle attendait en Angleterre l'occasion de rejoindre le général au Canada, et lorsqu'elle y fut rendue. Avec ses filles, elle accompagna son mari partout où l'appelaient son devoir, au Canada et aux Etats-Unis.

Le baron et la baronne de Riedesel étaient des personnes de grande distinction, douées d'un réel esprit de discernement et bien placées pour juger sans parti-pris les hommes et les choses de l'époque troublée que notre pays traversait alors. Dans leurs lettres et dans leurs mémoires, le baron et la baronne s'étendent avec complaisance et bienveillance sur la vie canadienne de ce temps-là. Tous deux s'accommodèrent de tout, même au milieu des plus pénibles difficultés et même pendant que le général fut prisonnier des Bostonnais.

Un écrivain sorelais, Georges Monarque, entreprit il y a une quinzaine d'années d'étudier ces documents de l'histoire de la campagne de 1775 à l'aide des mémoires du général allemand et de son épouse. Il a parfaitement réussi à nous démontrer la haute valeur historique de tels documents, devenus aujourd'hui davantage intéressants en égard à la nationalité de leurs auteurs. On sait que pour parer à la révolte américaine, l'Angleterre, bourse en mains, s'adressa aux petits états allemands qu'elle avait déjà aidés dans leurs guerres et dont les princes manquaient toujours d'argent. C'est ainsi que, par un traité en date du 9 janvier 1776, le duc Auguste de Brunswick-Lunebourg fournit 4000 soldats sur un total de 16,000 auxiliaires Allemands, dont 12,000 de Hesse-Cassel destinés aux colonies américaines et 900 de Hanau destinés à Québec et New-York. Les Brunswickers étaient commandés par le major-général Von Riedesel. Son armée débarqua en Angleterre le 4 avril 1776 et partit aussitôt pour Québec. Les 36 vaisseaux qui la portaient arrivèrent au Bic le 25 avril. Ils jetèrent l'ancre à Québec le soir du 1er juin. C'était en tout 9000 hommes qui venaient s'ajouter au millier dont disposait Carleton. Soixante-dix-sept femmes allemandes accompagnaient leurs maris dans cette expédition.

C'est à Québec, dans des lettres qu'il écrivit à sa femme en Angleterre, que commença la série des observations, commentaires et remarques que se permit le général allemand, sur les hommes et les choses du Canada. Quelques-unes sont divertissantes. En arrivant à Québec, Von Riedesel alla rendre visite au gouverneur Carleton, dont il dit "qu'il ne manque au gouverneur que la peruke et la soutane noire pour ressembler à l'abbé Jérusalem", précepteur de l'héritier de Brunswick. De Québec, jurant boulevé par le siège récent, il écrit à sa femme: "Chère âme, aucun endroit ne peut être plus confortable pour vous que Québec". Puis il fait une belle description de la ville.

Vint ensuite la marche des Brunswickers vers Montréal, Trois-Rivières, Sorel et Laprairie où Riedesel établit ses quartiers pour se préparer à la guerre. Il parcourut les campagnes et visita Montréal, "cité plus belle que Québec et qui peut contenir 1,600 maisons". L'île entière", dit-il, "appartient au séminaire" (Saint-Sulpice). C'est à Montréal que le général allemand vit pour la première fois les sauvages qui venaient en nombreuses délégations. Il décrit ces délégations non sans humour.

A l'égard des Canadiens, Riedesel marque toujours la plus grande estime. Il admire leurs maisons de bois, blanches et propres, leurs beaux troupeaux, leur belles terres bien cultivées. Il ne cesse de louer leur hospitalité: "Les habitants, écrit-il à sa

femme, sont excessivement courtois et obligeants. Je ne crois pas que, dans les circonstances, nous pourrions en conduire un si magnifiquement aussi satisfaisante. Vous trouverez ce pays magnifique."

En effet, Mme Riedesel ne fut pas du tout déçue en arrivant à Québec où elle débarqua le 11 juin 1777 et qu'elle trouva "parfaitement beau à première vue". Naturellement, son attention fut attirée surtout par les toilettes féminines dont elle fit une pittoresque description. Elle voulut se rendre aussitôt à Montréal pour rejoindre son mari. On lui fit là une triomphale réception. Madame Carleton descendit même de son piédestal pour la recevoir. Mais Mme Riedesel ne rejoignit son mari qu'à Chambly.

Il serait trop long de raconter toutes les péripéties du séjour au Canada du baron et de la baronne de Riedesel, qui se transportèrent successivement, de Québec à Montréal, à Chambly, à Laprairie, à Sorel, à Trois-Rivières et ailleurs. Le général fut fait prisonnier par les Bostonnais, pendant sa captivité, il obtint de Washington, sur parole, la permission d'aller à New-York, qui était encore aux mains des Anglais. C'est là que, le 8 mars 1780, madame Riedesel donna naissance à son fils, qu'on appela America. Le général passa trois ans en captivité. Puis, avec sa famille, il quitta New-York pour retourner au Canada, madame Riedesel habita le Château Haldimand. Elle alla ensuite résider à Sorel: "Nous logâmes", écrit-elle, "chez un habitant de l'endroit. On mit notre plan à exécution et, à notre grand étonnement, nous pûmes manger le "pudding" de Noël dans notre nouvelle maison. Bien que les arbres et les planches servant à la construction ne furent abattus et sciés qu'à notre arrivée."

Comme on le voit, la baronne allemande se satisfaisait de tout. La maison qu'elle habita existe encore à Sorel, bien qu'elle fut restaurée maintes fois jusqu'en 1880 alors qu'elle tomba dans le domaine privé. Ses occupants les plus remarquables furent le duc de Kent, le duc de Richmond, qui y fut mordu par son renard favori et qui en mourut peu après. La grande Albani habita aussi cette maison. Ce fut surtout à Sorel et à Québec que Mme Riedesel nota dans son journal toutes les particularités de la vie canadienne. Rien ne lui échappa, depuis la pêche à la "pétite morue", dans les cheneaux, jusqu'au phénomène de la débâcle, en passant par les divers procédés des habitants pour la conservation des aliments pendant les diverses saisons, l'extraction de la sève d'érable, la cueillette des pommes et la gelée aux "atocas". Partout, elle se plaît à causer en excellent français avec les habitants dont elle fait les plus grands éloges.

A Sorel, Mme Riedesel donna naissance à une autre fille qui fut nommée "Canada", comme on avait nommé "America" celle qui était née à New-York. La petite Canada mourut quelque temps après et fut inhumée à Sorel. Le général et la baronne Riedesel quittèrent Québec à bord d'un navire aménagé spécialement pour eux et leurs filles, qui s'appelaient le "Québec" et qui faisait partie d'une flotte de 24 vaisseaux, dont 16 pour la première division de Brunswick et 8 pour la deuxième division, avec un total de 105 officiers, 1776 soldats de Brunswick et 64 femmes. Madame Riedesel et ses filles partirent pourvus de riches cadeaux, entre autres un grand manteau de zibeline et, pour sa fille Augusta, un superbe chien de chasse. Quand la famille Riedesel revint sur le sol allemand, à Wouffentel, il y avait sept ans qu'elle en était partie. Le général mourut en 1800 d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de 62 ans. Madame Riedesel, "la femme la plus chérie de l'Armée" ainsi qu'on l'avait surnommée au Canada, suivit son mari dans la tombe huit ans après, âgée aussi de 62 ans.

Voilà comment vécut chez nous, pendant six ans, il y a un siècle et demi, une noble famille allemande dont le chef commanda une armée de 4000 soldats allemands qui aidèrent les Canadiens à garder le pays à la Couronne britannique.

Col. ARTHUR.

Les trustards japonais...

(suite de la première page)
Takashi Komatsu, directeur de première grande aciérie de Tokyo; puis Hisanohu Terai, président des grandes compagnies maritimes dont les navires sillonnaient jadis toutes les mers du monde; puis Aichiro Fujiyama, président de la Chambre de Commerce japonaise; enfin Ataru Fanata, directeur de cette même Chambre de Commerce, et autres.
Jamais les Vanderbilt, les Astor, les Carnegie, les Rockefeller et les Ford n'ont acquis, proportionnellement, une telle influence aux Etats-Unis. Dans l'opinion des experts alliés, influent long-mps que ces hommes contrôleront la presque totalité de la richesse japonaise, on ne pourra espérer de paix stable en Asie, car les industriels nippons ont besoin de débouchés pour leurs produits, et ils ne peuvent obtenir ces débouchés qu'en subjuguant l'une après l'autre les nations asiatiques. Il est vrai que la bombe atomique a arrêté net leur élan, mais pour combien de temps? Car, même, et spécialement aux Américains de leur tordre le cou, mais en ne maintenant pas chez eux les monopoles qu'ils ambitionnent de détruire ailleurs. Autrement, ils ne réussiraient à passer que pour de suprêmes hypocrites, d'autant plus que certaines combines américaines sont déjà accusées d'avoir été mêlées, avant la guerre, aux trusts japonais.

Dr PANGLOSS.

Le tribut que nous...

(suite de la première page)
Même Québec a réduit son taux de mortalité tuberculeuse. Celui-ci était de 82.2 par 100,000 en 1943 et de 76.4 en 1940. Or, il est descendu à 74.9 en 1944. Demi-victoire seulement, puisque nous continuons d'occuper le deuxième rang parmi les provinces et que l'Ontario et la Saskatchewan maintiennent l'une et l'autre un taux de 26 et une fraction. Des 5,699 décès survenus au Canada, 2,620 se sont produits chez nous, soit 46 pour cent du total, alors que nous représentons moins de 30 pour cent de la population générale. Une comparaison s'impose avec l'Ontario. Bien que nos voisins soient plus nombreux, ils n'ont payé l'an dernier au monstre de la tuberculose qu'un tribut de 1,062 victimes, dont 514 âgées de moins de quarante ans. Dans Québec, non seulement le nombre des victimes s'est élevé à 2,620 mais 1,735 des décédés avaient moins de quarante ans. Le tableau suivant ne saurait manquer de frapper l'esprit de nos lecteurs:

Décès	Québec	Ontario
De 0 à 15 ans	301	76
De 15 à 20 ans	272	64
De 20 à 30 ans	751	211
De 30 à 40 ans	411	163
De 40 à 50 ans	301	173
De 50 à 60 ans	274	158
De 60 à 70 ans	172	134
De 70 ans et plus	136	82

Chez nous, c'est donc la jeunesse qui est inutilement sacrifiée à une maladie reconnue comme évitable et même curable lorsqu'on la découvre à temps. Avec les armes dont dispose la science moderne, particulièrement la radiographie qui permet le dépistage précoce, il n'y a pas de raison pour que nous réduisions de moitié, disons d'ici cinq ans, notre taux encore effrayant de mortalité tuberculeuse. Nous avons vaincu Hitler et nous pouvons vaincre la peste blanche. Que ce soit là le motto de la nouvelle campagne du Timbre de Noël.



QUAND VOUS ACHETEZ DES CIGARETTES, DITES SIMPLEMENT: "Un paquet d'Sweet, s'il vous plaît"

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"

IMPRIMATUR

Le journal "L'Autorité", faisant affaires sous la raison sociale de "L'Autorité Enregistrée", a ses bureaux, Suite 333, Edifice Canada Cement, Montréal. Il est imprimé à "La Parole" Limitée, Drummondville.

Salluste Lavery, C.R. Res. 6459 C-Colomb Tel. 123 6654

La Philippe Guay, B.C.L. 324, 3422 Horville Tel. CH. 5592

LAVERY & GUAY

AVOCATS — PROCUREURS

Avocats-conseils de l'Union Internationale des employés de Transport - Local 760

1575 rue St-Denis MONTREAL Tel. HA. 4118

Tel. MA. 8424

PAUL GAUTHIER

Notaire et Commissaire

84 Ouest, rue Notre-Dame

MONTREAL 1, Qué.

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que BRUNO COTE, de la cité et district de Montréal, Province de Québec, Gérant, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son épouse, Fernande Clément, journalière de la cité de district de Montréal, Province de Québec, pour cause d'adultère.

DATE à MONTREAL, Province de Québec, ce 19ème jour d'octobre, 1944.

JEAN MARIE BERTHAULT, 59 ouest, rue St-Jacques, Montréal, Qué., Procureur du Requéant.

AVIS DE DIVORCE

Avis est par les présentes donné que Hannah Green, de la ville de St-Laurent, dans le district de Mont-Lauré, fera application au Parlement du Canada, à sa prochaine session, pour un bill de divorce contre son époux, Edward Purcell Turton, ingénieur, de la cité de Montréal, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce 1er jour d'octobre, 1945.

Harold S. Freeman, Procureur pour l'Applicante, Chambre 527, Confederation Bldg, 1253 McGill College

Réorganisez votre situation financière

DÉBARRASSÉ-VOUS de vos dettes pressantes. Mettez de l'ordre dans votre situation financière en consolidant vos dettes. Empruntez à la Banque Royale du Canada assez d'argent pour payer vos comptes en souffrance et remboursez la banque par versements mensuels. Vous assurerez ainsi une parfaite tranquillité d'esprit... et le coût de ces emprunts est vraiment minimal sur un emprunt de \$100, remboursable en 12 versements mensuels, les frais de banque ne s'élèvent qu'à \$3.25.


Quand vous empruntez	Vous remboursez chaque mois
\$ 25 pour 6 mois	\$4.25
50 " " "	2.15
50 " 6 mois	8.48
100 " " "	4.30
100 " 6 mois	2.91
100 " " "	16.96
120 " " "	8.60
120 " 6 mois	5.82
120 " " "	4.43
120 " 6 mois	33.92
180 " " "	17.21
180 " 6 mois	11.64
180 " " "	8.86

L'intérêt est inclus dans le paiement mensuel.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

39 SUCCURSALES A VOTRE SERVICE
DANS MONTREAL ET LA BANLIEUE.

COMBUSTIBLES



ANTHRACITES CHARBONS MAZOUTS

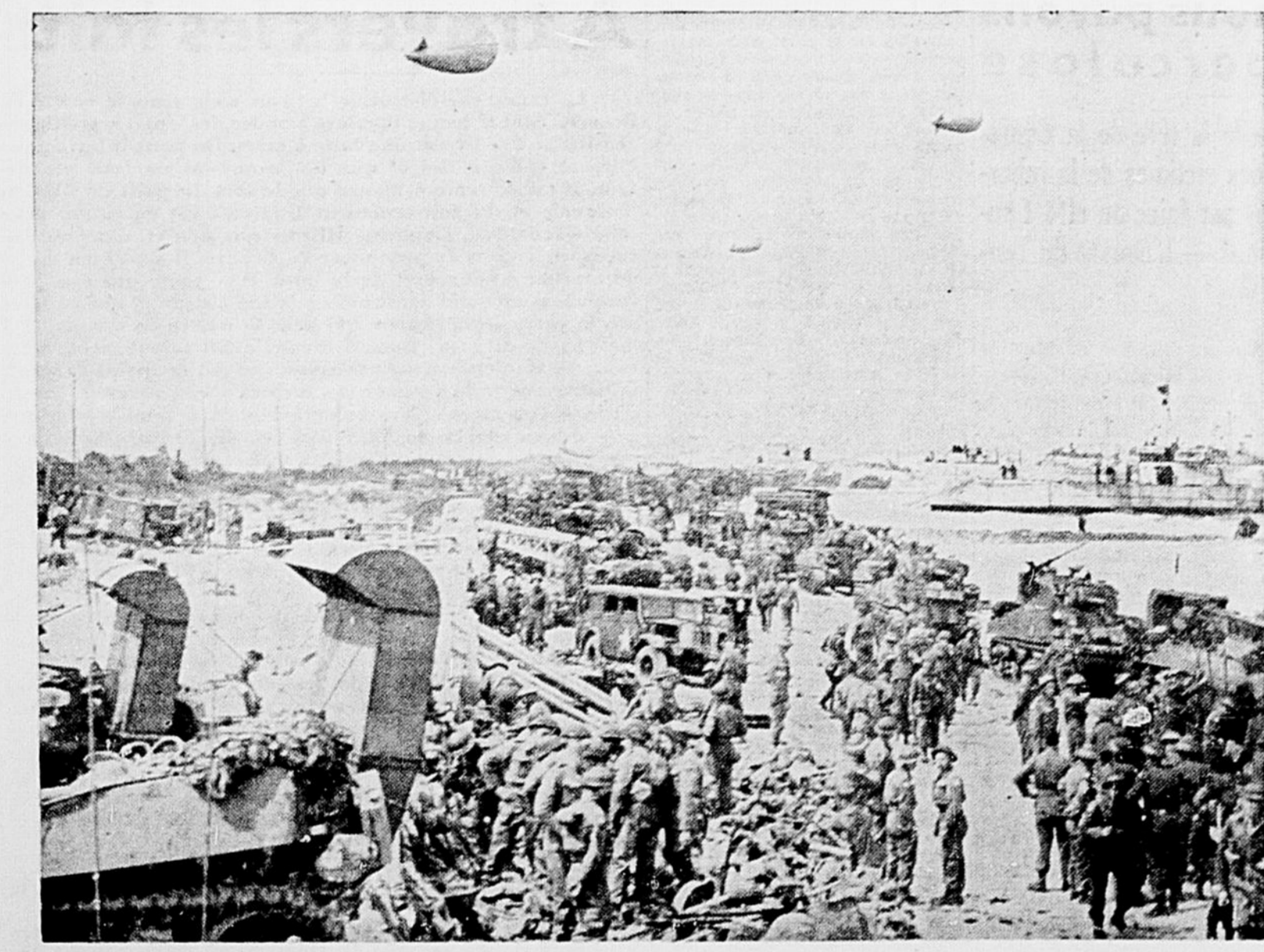
Toutes provenances, importation directe

Mongeau & Robert

Cie Limitée

1600 est, rue Marie-Anne Tél. AM. 2131

MONTREAL



Les soldats canadiens n'oublieront jamais cette scène du début de juin 1944 alors que des milliers de combattants et des quantités énormes de matériel furent débarqués sur les plages de Normandie afin de renouer la liaison avec les troupes de la 1ère Armée américaine. La photo ci-dessus nous montre une section canadienne de la plage. Des chars Crusader et Sherman ironi bientôt appuyer l'infanterie. (Photo Armée canadienne outre-mer)

Est-ce à recommencer ?

L'américain Peary n'aurait pas découvert le vrai Pôle Nord. — Une nouvelle controverse scientifique en train de surgir. — Peary n'aurait-il été lui aussi qu'un imposteur ?

Bon!... voilà que le Pôle Nord découvert par Peary en 1899 n'est pas le Pôle Nord. Ou plutôt, il se serait placé à sa place. Il se serait déplacé de 200 à 300 milles vers le nord-ouest. Mais... il y a un "mais"!

Les spécialistes des questions polaires au Ministère des Recherches Naturelles, à Ottawa, cherchent pas à tout accepter le rapport de l'équipage de l'aviation "Aries" qui, de retour d'une envolée polaire, a déclaré avoir découvert le site exact du Pôle Nord magnétique, situé en un endroit tel que maintenant toutes les cartes de navigation connues à date seraient inutiles, ce qui nécessiterait le tracé d'autres cartes et des lignes entièrement nouvelles. D'après les spécialistes polaires, le Pôle Magnétique du Nord se trouve dans la péninsule de Booth et il ne serait pas déplacé, comme on vient de le prétendre, vers les îles Severdruip; et les cartes jusqu'ici établies par leurs soins, basées sur de nombreuses recherches et observations faites pendant plusieurs années, sont rigoureusement exactes.

Voici donc en perspective une nouvelle controverse scientifique, qui ne manquera pas de l'intérêt qu'ont toujours provoqué, depuis plus d'un siècle, les centaines de tentatives entreprises pour découvrir le Pôle Nord. L'histoire de toutes ces tentatives serait longue; longue et tragique, puisqu'elle a coûté des centaines de pertes de vie, et Dieu seul sait dans quelles atroces circonstances. Au point de vue des résultats scientifiques, plusieurs de ces expéditions ont été couronnées de succès.

Mentionnons en particulier une expédition anglaise qui, partie d'Angleterre en 1875, semble avoir été la plus puissante et la plus parfaitement organisée. Elle avait atteint le point le moins éloigné des solitudes polaires. Sir George Nares, son commandant, en conclusion du rapport qu'il en fit en 1876 à la Société Royale de Géographie de Londres, déclara qu'on ne pouvait atteindre le Pôle en traîneau. L'expédition avait pu atteindre le détroit de Robson, pour y être arrêtée par les glaces. De ce point, elle envoya par terre d'autres expéditions d'observation en traîneau qui purent déterminer l'étendue des terres, lesquelles, formaient les côtes du Groenland, étaient totalement ensevelies sous les glaces.

L'expédition de 1875 avait acquis l'expérience de quatre expéditions précédentes qui, prise activement, avaient passé onze hivers dans le détroit de Smith. La première, commandée par l'amiral Inglefield, en 1852, découvrit la côte du Groenland mais sans y débarquer. En 1853, le Dr Kane, des Etats-Unis, fut le premier à s'ouvrir un passage dans cette mer du Groenland où il fut emprisonné pendant deux hivers. La troisième expédition, conduite par le Dr Hayes, dut se retirer de ces mêmes lieux au printemps. Enfin, la quatrième, en 1871, fut celle du "Polaris" sous le commandement du capitaine Hall, qui parvint à se traquer un passage jusqu'au détroit de Robson, où, quatre ans plus tard, l'expédition de sir George Nares put parvenir, comme nous venons de le dire. Le résultat de l'expédition du "Polaris" est connu. Ce navire, à son voyage de retour, fut jeté sur un banc de glace et dut être abandonné.

Vaut-on maintenant recommencer une nouvelle série d'expéditions polaires pour savoir si le Pôle Nord est encore dans la péninsule de Booth ou si s'est déplacé pour s'en aller plus au nord-ouest vers les îles Severdruip?

— E. REDEL.
— Le "Progress du Golfe".

Sports.. Théâtres

AU FORUM

Yvon Robert s'est assuré un match de championnat contre le détenteur du titre, Bobby Managoff, au Forum, mercredi soir prochain, quand il a défait le fameux champion de France, Félix Miquet, au Forum, mercredi soir, devant près de 8,000 personnes. Le combat fut fort goûté de l'assistance et Robert l'emporta finalement par deux chutes à une sur le puissant Miquet.

Il faut dire que, pour une rare fois, le lutteur local a pu profiter d'une décision qui l'a certes avantagé, dans l'engagement final. Comme on le verra ci-dessous, Miquet était en bas de l'arène quand l'arbitre compta les secondes réglementaires et l'officiel accorda la victoire à Robert quand le champion de France ne put revenir dans le ring pour continuer la lutte. Or, le gérant de Miquet, le sympathique Henry Balit, nous fit remarquer que l'officiel aurait dû compter ces secondes plus tôt et que le combat aurait dû se terminer plutôt par un verdict nul, car, à un certain moment, Robert, était lui-même dans les câbles et Balit prétend que les nombreux admirateurs de Miquet que l'officiel aurait dû alors compter les secondes réglementaires au lieu d'attendre que Robert ait pu se remettre sur pieds. Ils ont peut-être raison.

Le combat fut fort intéressant, surtout dans l'engagement initial, quand les deux rivaux se partagèrent les honneurs du combat durant plus de cinq minutes. L'on assista alors à l'application de toutes sortes de belles prises. Enfin, après une couple de minutes, Robert réussit à appliquer sa fameuse clé japonaise et il parvint à river les épaules de Miquet au matelas après 11.52 minutes.

MIQUET EGALISE

La lutte devint plus rude dans le second engagement et Miquet s'attaqua au bras gauche de Robert avec une ardeur si acharnée que Robert sembla même blessé à ce bras, après quelques minutes. Miquet n'en continua pas moins à s'en prendre à ce membre mais Yvon ne se gêna pas pour repousser son rival grâce à de rudes coups d'avant-bras à l'estomac du champion français. Robert tenta ensuite d'appliquer à nouveau sa clé japonaise mais Miquet sut s'en tirer grâce à sa force vraiment phénoménale. A nouveau, Robert tenta d'appliquer sa prise mais il manqua son coup encore une fois et Miquet le souleva plutôt, appliquant lui-même sa fameuse prise de l'aéroplane, et il égalisa les chances après 9.24 minutes, terrassant Robert avec un écrasement général.

Les deux rivaux furent magnifiques d'adresse et de belles prises durant les cinq premières minutes de la reprise finale. Robert tenta encore sa clé japonaise, une ou deux fois, mais Miquet s'en tira encore grâce à sa force prodigieuse. Miquet tenta ensuite d'appliquer sa prise de l'aéroplane mais Robert, à son tour, se déprêta avec un coup d'avant-bras. Miquet semble ensuite se fâcher pour de bon et il tenta de lancer Robert en dehors de l'arène mais Yvon, bien rusé, réussit à s'enfiler dans les câbles et c'est plutôt Miquet qui plonge en bas du ring. Le champion français s'assomma pour ainsi dire pendant que Robert est lui-même impuissant entre les câbles. Après quelques instants, l'officiel Sammy Mack se décide à compter les secondes réglementaires et comme Miquet ne peut revenir en scène, il accorde la victoire à Robert qui, répétions-le a profité d'un rare "break" en sa faveur, comme on le dirait dans le langage courant.

VALOIS IMPRESSIONNE

L'habile Frank Valois a de nouveau fort impressionné dans la semi-finale quand il sut avoir raison du très rude nouveau venu qu'est Fred Carone, un colosse de la Californie. Carone fut absolument déloyal mais Valois sut tenir son bout en tout temps. Le Californien voulut lancer Valois hors de l'arène en fin de compte et il réussit ce manège mais il fut aussitôt déqualifié, soit après 20.05 minutes. Valois n'était pas satisfait toutefois et il revint dans le ring pour empoigner Carone et lui servir une fameuse râlée, même si cela lui valut un oeil gauche fendu. La foule ne put cacher toute son admiration envers le brillant gladiateur canadien-français.

Dans les deux autres matches au programme, Don Eagle eut raison de Al Tucker après 11.30 minutes, grâce à un "full nelson" indien savamment appliqué. Enfin, dans la préliminaire, Les Ryans et Harry Kulkavich annulèrent dans un combat assez plaisant.

Nous devons sauver la...

- (suite de la première page)
- La grande entreprise a sur la petite un certain nombre d'avantages qui méritent d'être signalés:
- a— Elle offre une économie de travail et de personnel.
 - b— Une économie appréciable de capitaux.
 - c— Elle utilise plus facilement les nombreuses découvertes ou perfectionnements de la technique.
 - d— Personnel spécialisé et compétent.
 - e— Possibilité de préparer soi-même ses matières premières, d'utiliser ses sous-produits, etc...

Mais la grande industrie a des limites. Elle suppose une production en masse. Mais il y a des choses qui ne peuvent être produites en masse, des choses qui doivent nécessairement s'adapter à l'usage et aux goûts variables des consommateurs. A mesure que l'entreprise se développe, la direction en devient plus difficile, il y a danger de coulage, les frais d'administration s'accroissent et le contrôle devient moins efficace.

Il y a chez-nous au Canada une concentration très avancée des affaires et on peut croire que cette situation si on ne cherche pas à l'améliorer de quelque façon aura une tendance à s'intensifier au cours des années qui s'en viennent. Nous croyons qu'il serait très souhaitable de décentraliser davantage nos finances et nos industries. Quand l'objet de la concentration excessive n'est pas de travailler à l'organisation plus rationnelle de la vie économique mais de servir surtout des intérêts personnels au détriment du bien général de la société il est urgent de chercher un remède, une solution au problème.

Le monopole de l'Etat n'est pas à favoriser car ce serait passer d'un excès à un autre.

A notre avis l'initiative privée demeure toujours le meilleur stimulant pour le développement de la petite industrie qui donnera un regain de vie à nos villes moyennes, à nos centres ruraux qui absorberont sur place une partie de la main-d'oeuvre disponible. Mais l'initiative privée pourra mieux résoudre le problème si elle est appuyée sur l'association professionnelle et si elle reçoit de l'Etat une protection et une surveillance efficaces.

Nous devons tendre là où la chose est possible à encourager et à stimuler l'établissement de petites ou de moyennes entreprises qui seront en mesure de rendre service à notre population.

Les bêtes exotiques malvenues au foyer

La guerre mondiale a produit des millions de déracinés, gens qui errent de pays en pays, à la recherche d'un foyer et d'une nouvelle patrie. Mais il y a aussi des animaux parmi ces sans-patrie. Ils ont été recueillis par des soldats américains compatissants, qui se sont empêchés de les adopter et de les ramener aux Etats-Unis, où ils ne sont pas toujours accueillis comme le voudraient les Yanks de Bataan ou d'ailleurs.

Du reste, il y a de ces animaux qui s'acclimatent très facilement et qui, après avoir mordu la belle-mère du soldat ou une autre parente, sont finalement remis aux autorités des jardins zoologiques. Par exemple les autorités des fameux jardins zoologiques du Bronx, à

Au Capitol

Des artistes de cinéma tels que Barbara Stanwyck, Dennis Morgan et Sydney Greenstreet sont toujours un grand facteur de succès pour les films dans lesquels ils jouent. Nous les verrons dans le film qui est à l'affiche du Capitol, "Christmas in Connecticut".

Ceux qui voudront se divertir et oublier la fatigue de la semaine feraient bien d'assister à ce spectacle amusant.

Un marin trouve une charmante demoiselle dans son bas de Noël. Vous imaginez sa joie, et aussi quelles conséquences peut entraîner un tel cadeau.

D'autres artistes en vogue comme Reginald Gardiner, Robert Shayne, Una O'Connor, Frank Jenks et Dick Blott remplissent des rôles importants.

Au Princess

L'un des grands succès du Broadway, tourne en film, est présenté aux cinéphilas montréalais à l'écran du Princess.

"Junior Miss", avec Peggy-Ann Garner, la sensationnelle petite actrice du film "A Tree Grows in Brooklyn", est un spectacle d'un genre original, nous montrant une jeune fille rêvant d'amour et de célébrité. La vedette est secondée par Ailyn Joslyn, Miché, Durne, Praye Marlowe, Mona Freeman, Sylvia Field et Barbara Whiting.

S'ajoute au programme "Caribbean Mystery", avec James Dunn et Sheila Ryan. Une histoire terrifiante de meurtre, dans une île qui est le jour un vrai paradis et devient le pays de la terreur pendant la nuit.

New-York, ont reçu ces dons de dix-huit animaux exotiques présentés par des soldats américains désillusionnés, lesquels avaient été mis en demeure dans leurs entourage respectifs de se séparer de "l'affreuse bête" ou de partir. Dans les foyers yankee, comme du reste dans d'autres foyers, on a été fort heureux de revoir le glorieux soldat qui revenait de campagnes militaires aux antipodes, mais lorsqu'il avait avec lui quelque petit animal repoussant qui faisait peur même aux chats, eh bien! c'était une autre histoire.

Au bout de quelques jours, après les effusions du retour, on lui disait gentiment: "J'espère, mon ami, que tu vas nous débarrasser de cette saleté!" Et le malheureux Yank devait finalement, en désespoir de cause s'exécuter. La paix de son ménage était à ce prix.

La "Fondation Princesse Alice"

Durant son séjour au Canada, Son Altesse Royale la Princesse Alice a témoigné le plus vif intérêt à nos diverses organisations sociales, tout particulièrement à celles qui aident la jeunesse. C'est pour cette raison que, à l'occasion du départ que l'on ne saurait trop regretter de Son Altesse Royale, les Femmes du Canada ont songé qu'elles ne pourraient mieux commémorer son stage en ce pays que par une Fondation destinée à favoriser la formation de jeunes femmes, qui font preuve dans leurs milieux d'aptitudes à organiser et à diriger.

1°) Cette fondation, établie par les contributions des Femmes du Canada, portera le nom de "Fondation Princesse Alice" destinée à former des chefs pour la jeunesse.

2°) Il n'est pas question de restreindre les méthodes à employer dans la poursuite de cet objet; mais il est probable qu'on y parviendra par l'attribution de bourses et de subventions qui permettront aux jeunes Canadiens de fréquenter les maisons d'enseignement et de participer à des conférences nationales et internationales, ainsi que par des échanges d'emplois durant des périodes limitées d'un lieu à un autre du Commonwealth britannique et de l'Empire.

3°) Les administrateurs provisoires de la Fondation Princesse Alice seront le juge en chef et l'Auditeur Général du Canada.

4°) Le principal de la Fondation ne devra pas être entamé durant une période de dix années, alors qu'il pourra être jugé avantageux de l'affecter à l'établissement d'une école centrale d'apprentissage ou de l'employer à d'autres fins définitivement considérées comme étant les plus propres à former des chefs de la jeunesse.

Dernières nouveautés

(Suite de la page 4)

Riche et honore, Aladin dut pourtant se méfier d'un magicien qui connaissait le pouvoir de la lampe voulait la lui enlever.

1) Un album de 64 pages, abondamment illustré, publié par Les Editions Variétés, Prix: \$0.75, par la poste \$0.85. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.

Peu de gens ont la virilité du corps; tous doivent avoir celle du cœur. — S. Augustin.

Le 9ème Emprunt...

(suite de la première page)

part du total, réalisant de la sorte une condition sur laquelle les directeurs des finances du Dominion n'ont pas manqué d'insister à chaque emprunt.

"Contentons-nous donc de nous réjouir avec les chefs du Dominion, principalement avec les présidents conjoints de la campagne dans la province et à Montréal, de ce que l'esprit d'entente et de générosité des Canadiens ait permis de mener à bien une entreprise importante dont le succès est si intimement lié à l'avenir canadien. Oui, cela porte sûrement à avoir confiance, à espérer."

Il est important de noter la déclaration qu'a faite le ministre des finances canadiennes, l'hon. M. Isley, au soir de la clôture de l'Emprunt, dans un message au peuple canadien. Il a déclaré que les Canadiens avaient véritablement signé leur nom au bas d'une profession de foi en leur pays", en souscrivant bien au delà de l'objectif minimum de \$1,500,000,000, au cours des trois semaines de souscription de l'emprunt qui servira à transformer l'économie de guerre en économie de paix.

M. Isley a déclaré que ces chiffres étaient "impressionnants" et que le résultat final, si l'on se base sur les rapports du 8e emprunt, atteindra certainement \$1,900,000,000 ou même 2 milliards.

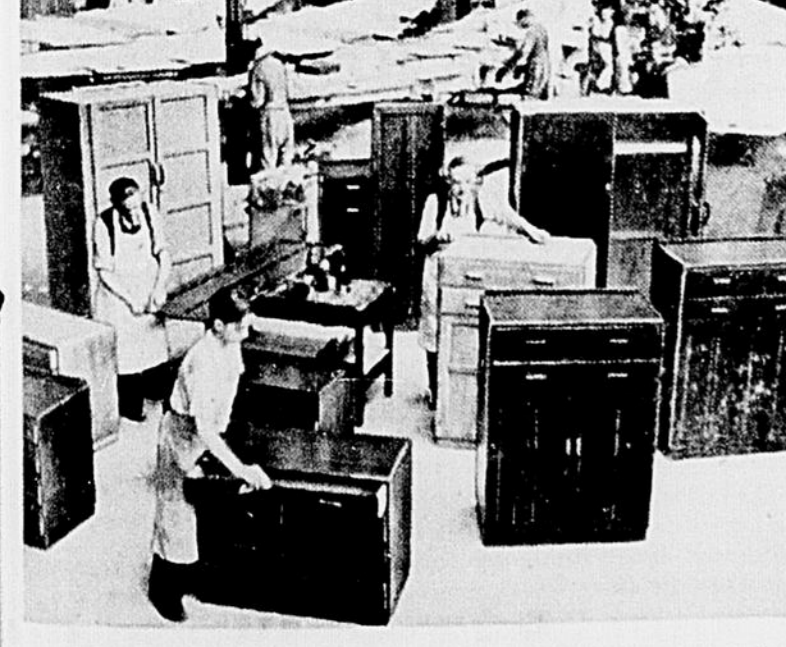
Quel que soit le résultat final, on aura donné au monde une preuve d'unité nationale, quand il s'agit de grandes causes, a ajouté le ministre.

Billet du jeudi...

(Suite de la première page)

Il commença ses études dans le sud-ouest, les termina à Paris, fut soldat en Algérie, qui lui fournit la trame, les paysages et l'atmosphère de l'Atlantide. Dans ses premières années, il végéta un peu comme tout le monde, devint fonctionnaire, publia des vers. La poésie n'étant pas son fait, il y renonça. Il trouva finalement sa voie dans le roman, qui le conduisit à l'Académie en 1930. Comme il re-nouvela jadis le roman d'aventure, il se devra maintenant renouveler lui-même.

L'illustre (reproduction interdite)



A l'usine F. Wrighton and Sons, à Walthamstow, en Angleterre, la fabrication de meubles augmente à mesure que diminue celle d'avions, et la manufacture reprend graduellement son activité de temps de paix. L'une des salles est divisée par une cloison mobile qui a servi pendant les neuf derniers mois à séparer du reste environ cinquante de l'espace disponible. Cette cloison est maintenant déplaçable et sera de nouveau jusqu'à ce qu'elle devienne inutile. Depuis neuf mois, la plus grande partie de la salle servait à la fabrication d'avions "Mosquito", au rythme de 14 par semaine, tandis que dans l'autre extrémité on manufacturait 150 ameublements de chambre à coucher pendant la même période. On voit sur cette photographie des ouvriers terminant des meubles pendant que d'autres (à l'arrière-plan) fabriquent des avions.

QUEBEC

FOYER HISTORIQUE DES ARTS DOMESTIQUES

Encouragez l'artisanat familial

Dans la province de Québec, les arts domestiques se transmettent de père en fils. Ils font partie de son histoire et de son patrimoine. Les œuvres artisanales du Québec méritent entièrement l'appréciation que leur marquent des gens venus de toutes les parties de l'univers. Tous les Canadiens devraient également les apprécier. Encouragez donc l'artisanat familial du Québec.

LA BRASSERIE Frontenac

L'odieux racket établi sous le pieux Duplessis

Nouvel étalage d'hypocrisie par notre Tartufe national

Le nomination soudaine d'un nouveau bureau de censure du cinéma. — Mystérieuse composition de cet organisme. — Quels sont les saints patrons du p'tit Lucien Desbiens? — Comment Ernest Simard a-t-il opéré sa réconciliation avec Maurice? — Problème constitutionnel.

Le sieur Maurice Le Noblet Duplessis, bien qu'il se soit proclamé — dans un moment d'enthousiasme peut-être dû à l'absorption d'une bouteille de Bacardi, ce rhum sans égal entre les rhums — le meilleur Premier Ministre du Québec depuis la Confédération, n'a sûrement pas rempli et réalisé cette prétention sur toute la ligne; mais il n'en reste pas moins qu'il existe une supériorité qu'on ne saurait lui dénier, celle d'être le plus grand Tartufe connu non seulement depuis la Confédération, mais depuis l'immortelle création due à Molière en 1667.

Depuis l'accession au pouvoir de l'Union Nationale en 1944, et la formation de nouveaux organismes destinés à remplacer les anciens, dans le but évident de substituer aux fonctionnaires libéraux des gens plus agréables au régime, on se demandait quand viendrait le tour des censeurs du Cinéma. Le Mauricien n'a pas déçu son monde, car, comme par miracle, il a soudain découvert que tout allait mal de ce côté, bien qu'aucune plainte n'ait été enregistrée, que nous sachions, contre les censeurs nommés par l'Administration Godbout en 1940. En démantant ceux-ci de leurs fonctions, il n'a rien trouvé de mieux à déclarer que ceci:

"En vertu de lois que le gouvernement de l'Union Nationale a fait passer en 1938 et 1939, nous avons construit un organisme de surveillance et de censure connu sous le nom de Bureau de Censure du Cinéma de la Province de Québec. Nous avons nommé aujourd'hui des censeurs qui, au nombre de quatre, dont le président, auront un travail de grande importance à accomplir au point de vue moral, national, provincial et familial".

Que de grands mots pour couvrir une aussi pauvre marchandise! Le président du nouveau bureau, M. Lucien Desbiens, sorti de la boutique du "Devoir", n'a jamais brillé nulle part, même dans le journalisme. Il y a un mois, le président désigné était M. Georges Robert, avocat, qui se présente même comme tel dans les cercles de la censure. Comment se fait-il que M. Duplessis l'ait relégué au second rang pour lui substituer le p'tit Desbiens? Ne faut-il pas voir là-dedans l'intervention de la clique du "Devoir", soutenue par les innombrables associations qu'elle contrôle, telles que la Saint-Jean-Baptiste, les Lignes du Sacré-Coeur, la Ligue du Dimanche, la Ligue des Retraités, le Tiers-Ordre et les Enfants de Marie? De sorte que la censure du cinéma sera désormais dominée par des associations surtout anxieuses de le faire disparaître du Québec comme une porte de l'Enfer. Nous reverrons les beaux jours où un certain Arthur Laramée, aujourd'hui magistrat, coupait les films de telle façon, au nom de la morale, qu'ils en étaient devenus méconnaissables.

Le p'tit prétentieux Desbiens aura pour assistant Mes D. Johnson, G. Robert et Ernest Simard. Me Johnson n'a d'anglais que le nom. Il remplace M. Thomas McArthur, que M. Duplessis, n'osant supprimer cet élément, a nommé conseiller juridique, c'est-à-dire qu'il recueillera un salaire sans accomplir aucun travail. De Me G. Robert, nous n'avons à enregistrer que la profonde déception d'être remplacé par le scribe Desbiens sur l'intervention indiquée plus haut. Quant à Me Ernest Savard, nous nous souvenons parfaitement qu'il fut chargé d'une mission importante à la Commission des Liqueurs, lorsque l'Union Nationale vint pour la première fois au pouvoir en 1936, et qu'il s'en acquitta plutôt mal, si l'on en juge par la façon cavalière dont il fut dégoûté par M. Duplessis. Comment est-il rentré en grâce auprès de Maurice? C'est ce qu'Ernest serait bien aimable d'expliquer aux chercheurs de problèmes chinois.

La nomination du nouveau Bureau de Censure fut aussitôt suivie (simple coïncidence!) par une assemblée de l'Alliance Corporeative des Industries Cinématographiques du Québec, sous la présidence de M. J.-Arthur Hirsch. L'une des principales questions débattues fut celle de l'égalité de la taxe d'amusement entre les différentes régions du pays, vu que le Québec exige deux taxes provinciales et une fédérale, ce qui constitue un record sur ce continent.

Plus que cela, M. Duplessis a jugé très fin de mettre au compte des propriétaires de cinémas le paiement des salaires et l'entretien de son nouvel organisme gonflé à bloc. Il paraît que les proprios ainsi écorchés ont dessein de soulever une question constitutionnelle, estimant que le Gouvernement n'a pas le droit de leur charger le coût d'un organisme pour l'entretien duquel il se fait déjà payer par le public, ce bon public.

SCRUTATOR.

Le problème "noir" aux Etats-Unis

Il n'y a pas que dans le Québec et l'Ontario que les préjugés ont la vie dure. Aux Etats-Unis, de 1860 à 1864, les Américains du nord et du sud s'affrontèrent une guerre épouvantable, autour de la libération des noirs de l'esclavage. Depuis ce temps-là, les noirs sont libres, ils ont le statut de citoyens comme tous les autres Américains et ils peuvent voter aux polls. Mais dans le sud des Etats-Unis, nombreux sont les blancs qui ne sont jamais réconciliés avec cet état de choses. C'est ce qui explique qu'un noir, à sa première offense un peu grave est aussitôt capturé et "lynché", c'est-à-dire pendu à l'arbre le plus proche.

Dans le dernier numéro du magazine "Life", un certain W. Dixon Dossett, de Beulah, Mississippi, écrit aux éditeurs pour se plaindre amèrement de la publicité qu'on a faite autour d'une pièce actuellement représentée dans un théâtre du Broadway, à New-York, et intitulée "Deep are the Roots".

"Cette pièce, écrit-il, répugne souverainement à tous les blancs du sud des Etats-Unis, parce qu'elle est basée sur deux faussetés. En premier lieu, il n'y a pas une jeune fille de bonne famille du sud, comme Genevieve Langdon semble l'être, qui pourrait tomber en amour avec un nègre, même si celui-ci battait à lui seul tous les Allemands et tous les Japonais. En second lieu, le sénateur Langdon, son père, représenté comme un réactionnaire, aurait vu se joindre à lui tous les blancs de sa localité lorsqu'il décida de chasser un nègre de l'endroit à coups de bâton."

Par ailleurs, un autre correspondant félicite le même magazine pour la façon dont ses rédacteurs ont commenté la pièce "Deep are the Roots". Ce sont de tels sentiments, écrit-il, qui faciliteront la réhabilitation et le rajustement du soldat noir, lorsqu'il reviendra de la guerre et reprendra la vie civile. Et il ajoute: "Il ne suffit de prêcher de par le monde l'idéal démocratique il faut d'abord commencer par le pratiquer chez soi".

P.-N. FUGERE.

Administration de Montréal par les "sans le sou"

Une étrange proposition du conseiller Buhay. — Lorsque les membres de l'ancien Conseil attendaient des semaines pour rendre leurs votes au plus offrant.

La prochaine assemblée du Conseil municipal aura vraisemblablement lieu en février 1946. Autant vaudrait qu'elle n'eût pas lieu du tout, si elle n'a qu'à étudier la motion du conseiller Buhay, à l'effet d'abolir le système actuel pour lui en substituer un autre plus en accord avec l'idéal de ce père conscrit. D'après l'avis de motion qu'il a présenté au Conseil, M. Buhay demande en effet:

"Que le Comité Exécutif soit prié d'étudier l'opportunité de présenter au Conseil un projet de modification à la Charte de Montréal, ce projet devant être prêt à temps pour la prochaine session du Parlement provincial; ledit projet devant comprendre des modifications changeant radicalement l'Administration municipale selon les principes démocratiques".

M. Buhay réclame en effet: l'abolition du mode actuel de représentation par trois catégories, soit les propriétaires, les corps publics et les locataires; l'élection de tous les représentants par les citoyens adultes sans égard à la propriété ou à l'imposition directe; ces représentants devant être directement investis des responsabilités de l'administration de la ville.

S'il fallait écouter M. Buhay, toutes les tendances communales sont connues, l'administration de la métropole serait remise aux mains de ceux qui ne payant aucune taxe, sont en conséquence dépourvus de toute responsabilité. Jamais pareil système n'a encore gouverné Montréal. Nous avons déjà eu un Conseil municipal élu "à large", comme on le dit communément, mais il existait certaines restrictions en ce qui regardait les votants, et il ne suffisait pas que ceux-ci n'eussent pas le sou pour les rendre maîtres de nos destinées.

Avec cela que l'ancien Conseil était loin d'être parfait. Il était divisé en commissions dont la préoccupation consistait surtout à empêcher l'expédition des affaires à moins que leurs membres n'eussent prélevé les deniers "à Dieu" auxquels ils prétendaient avoir droit. Ainsi, qu'il s'agit d'un contrat de pavage ou de l'achat d'une voiture de pompier, les discussions s'éternisaient pendant des semaines et des mois, à moins qu'un soumissionnaire ne prit sur lui de verser la ristourne exigée. Le Conseil ressemblait à la cour du Roi Pétaud et il était devenu un objet de risée et de mépris pour tous les citoyens.

Le conseiller Buhay vise-t-il à rétablir cet état de chose? Si oui, il cassera sa pipe, car le seul profit que puisse retirer le démagogue Buhay de sa proposition, c'est de faire rire de lui comme il le mérite.

CIVIS.

L'Académie Piché fait honneur à Lachine

(Chronique spéciale à "L'Autorité")

Lachine, 16. — Cette cité est tombée dans le calme le plus complet depuis qu'on n'entend plus parler ou presque pas de l'attentat commis contre le maire Anatole Carignan. C'est pourquoi je me contente de signaler que visitant l'autre jour l'Académie Piché, j'ai été tout étonné de constater les progrès réalisés par cette institution au cours des dernières années. Au point de vue de la pédagogie et de l'hygiène, c'est un succès entier, duquel les pères de famille sont redevables au R. Frère Rodolphe, directeur de l'institution. Celui-ci, se rendant compte que l'ère moderne réclame des méthodes modernes, s'est appliqué à mettre l'Académie Piché absolument à la page. De cela il faut le féliciter. L'allure générale est sportive et vivifiante.

CIVIS.

Ceux qui savent beaucoup admettent peu; ceux qui ne savent rien admettent tout. — Sénèque. Notre seul effort nous enrichit et nous fait l'âme heureuse; tout le reste est un prêt du hasard — Hugues Le Roux.

L'extorsion de \$500.00 et plus prélevée par l'Union Nationale sur tous les taverniers de la Province. — Une caisse électorale qui est souvent un gousset particulier. — La redoutable enquête d'un organe impartial, le "MacLean's Magazine".

"Duplissité" et "Racketeering" semblent de plus en plus synonymes, bien que de langues différentes. M. Blair Fraser, correspondant du magazine "MacLean's" à Ottawa, ayant pris sur lui de faire une enquête dans le Québec, en a rapporté ces observations:

Les gens qui sont dans le commerce des alcools ou des breuvages alcooliques ont l'habitude des interventions politiques. L'autorisation de vendre des liqueurs alcooliques est toujours, en effet, une faveur politique et il est rare qu'on laisse les bénéficiaires de faveurs politiques oublier le mot célèbre d'Israel Tarte: "Les élections ne se font pas avec des prières". Cette année, cependant, on a vu renaître dans la Province de Québec un racket connu, mais qui atteint des proportions inouïes. Les plus vieux taverniers ne se gênent pas de le dire: il ne leur était pas arrivé, d'aussi loin qu'ils peuvent se souvenir, d'avoir été les victimes d'extorsions aussi scandaleuses que celles qu'on leur cuisina le printemps dernier.

Prenons comme exemple le cas des taverniers de la Ville de Québec. Ils sont une soixantaine, et à la suite d'un régime libéral presque ininterrompu depuis cinquante ans dans la province, ils sont presque tous libéraux. Cela n'a de quoi surprendre personne. Or, ce printemps, à peu près à l'époque où il fallait normalement renouveler les permis expirant le 30 avril, le comité exécutif de l'Association des Taverniers fut approché par l'un des membres du groupe de l'Union Nationale. Cet homme déclara qu'il parlait au nom d'un comité officieux du parti et que ce comité avait décidé qu'il serait convenable que les taverniers de Québec y aillent d'une contribution individuelle de \$500.00 à la caisse du parti.

Le comité exécutif de l'Association des Taverniers trouva que c'était là un bon fort de café. C'est la tradition que ceux qui espèrent obtenir de nouveaux permis soient invités à sucrer un peu, comme on dit, la galette, parce qu'un nouveau permis est un cadeau politique. Beaucoup d'établissements bien en place avaient aussi l'habitude, pour rester dans les bonnes grâces de leur parti favori, ou même des deux partis, de se laisser arracher de petites sommes par des politiciens de bas étage, piètres organisateurs de quartier. Tout de même, le nouveau procédé paraissait vraiment trop cavalier.

Alors le comité exécutif de l'Association des Taverniers convoqua des réunions de collègues dans différentes parties de la ville. De douze ou quinze taverniers s'assemblent à chaque endroit. On leur explique la situation et on leur donne ce conseil: "Nous croyons qu'il y va de votre intérêt de payer les \$500.00".

L'un d'eux qui assistait à la première réunion était un conservateur de vieille date ayant accordé son appui à l'Union Nationale, et il ne put croire à cet état de choses: "Je vais en dire un mot à mon beau-père", dit-il. Et il se rendit chez le beau-père, qui est aussi membre du Conseil Législatif, et ensemble ils allèrent consulter les puissants du parti. A leur retour, le tavernier qui avait douté n'eut rien d'autre chose à dire que ceci: "Nous sommes mieux de payer". Les taverniers n'hésitèrent plus. Ils s'empressèrent de casquer. J'ai parlé avec plusieurs d'entre eux et ils ont tous confirmé ce que je viens de dire.

D'après le même témoignage, celui de M. Blair Fraser, ancien rédacteur de la "Gazette" et aujourd'hui représentant de "MacLean's", la situation n'est pas meilleure à Montréal qu'à Québec. C'est le même chantage, la même extorsion, le même racket, pour tout dire. Les prix sont même plus élevés dans la métropole, parce que celle-ci passe pour être plus riche. Comment se fait-il, d'un autre côté, que les dénonciations telles que celle de M. Blair Fraser aient tant tardé? C'est que les licenciés étaient épouvantés la première année et espéraient que le racket n'aurait pas la vie plus longue; mais en face du renouveau de cette année, ils ont compris qu'ils n'auraient jamais la paix et se sont objectés avec ensemble, d'autant plus que lorsqu'il s'agit de caisse de parti, cela ne veut pas dire qu'il ne s'agit pas de caisse particulière. Lorsqu'on voit pareils scandales se perpétuer sous un régime qui ne laisse pas que de se proclamer celui de la vertu intégrale, c'est à se demander si le sieur Duplessis, chef de l'Union Nationale, est un fou complet ou s'il prend tous les Canadiens pour des fous plus ou moins intégraux. Le Mauricien, comme bien on se l'imagine, ne se laisse pas aborder par les psychiatres; mais ceux qui l'ont observé de loin sont unanimes à reconnaître que son cas présente une dualité intéressante: une hypocrisie sans pareille alliée à une canaliculerie intégrale en politique.

Dr JEKYL.

Un beau geste de l'hon. G. Fauteux

L'hon. Gaspard Fauteux, député de Ste-Marie et président de la Chambre des Communes, a fourni une nouvelle preuve qu'il était un sincère ami de la métropole. On sait que les travaux de réfection du Marché Bonsecours traînaient en longueur depuis plusieurs mois, par suite du refus de la Commission des Prix et du Commerce de les autoriser. Un citoyen prit sur lui d'écrire le 26 octobre à l'hon. Gaspard Fauteux, lui exposant la situation. La demande de la Ville de Montréal de continuer les travaux restait en suspens depuis le mois de juillet. Dès le 29 octobre, le citoyen en question recevait une réponse favorable de l'hon. M. Fauteux, et le lendemain la Ville était informée qu'elle était autorisée à procéder.

Les bouchers et autres négociants intéressés à la réfection de ce vieux marché doivent donc une fière chandelle à l'hon. Gaspard Fauteux pour sa rapide intervention. Il a déjà accompli plusieurs gestes en faveur de la métropole, et c'est ce qui explique sa grande popularité, qu'il a permis de vaincre par deux fois un non moindre personnage que le maître Camillien Houde à des élections provinciales et fédérales. Le député de Ste-Marie n'a donc qu'à se laisser porter par le bon vent qui le pousse au succès.

AUGUR.

René de Messières à l'Institut Démocratique

La prochaine conférence de l'Institut Démocratique Canadien aura lieu vendredi le 23 novembre au Montreal High School, 3449 rue Université, à 8h.30 du soir, sous la présidence de l'hon. T.-D. Bouchard. M. René de Messières, agrégé ès-lettres, actuellement professeur à l'Ecole des Hautes Etudes de New-York, sera le distingué conférencier. M. de Messières, qui est aussi président de France Forever en Nouvelle-Angleterre depuis 1941, traitera en français de "La Tradition Démocratique en France sous l'Ancien Régime". Les billets sont gratuits, Messieurs et Dames sont les bienvenus et n'ont qu'à réserver leurs sièges en s'adressant à l'Institut Démocratique Canadien, bureau 603, édifice Keefe, L'Ancester 5671, au secrétaire M. Maurice d'Hont.

Concert du pianiste Paul de Marky

C'est au Westminster Hall, 926 Atwater, qu'aura lieu, le 11 décembre à 8h.30 du soir, le concert du pianiste de réputation mondiale Paul de Marky. Ce concert est organisé par l'Ere Nouvelle, association à la fois artistique et philanthropique. M. de Marky exécutera un programme de tout premier or-

La glorieuse odyssée d'un "p'tit Canayen"

Dernières nouveautés littéraires

INVENTAIRE DE L'ABIME (1)

par Georges Duhamel de l'Académie Française

Ce livre, que viennent de publier Les Editions Variétés est le premier volume des Mémoires de Georges Duhamel, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française, où l'éminent écrivain nous révèle le vrai visage des personnages de ces célèbres romans.

Dans ce premier tome, l'enfance et l'adolescence de Georges Duhamel se présentent à l'imagination du lecteur comme le scénario d'un film captivant où l'on pénètre jusqu'à l'intime du personnage. De sa première enfance, l'auteur ne conserve que de vagues images, mais parle assez longuement de ses rêves pour montrer quelle place ils occupent dans son histoire secrète. Ses songeries solitaires gravitent autour des problèmes de sa famille: les études médicales de son père, les difficultés quotidiennes de sa mère, les maladies de ses frères et soeurs. Et voilà que l'on découvre des personnages de la "Chronique des Pasquier" dans leur vie réelle.

Les années passent et l'adolescent traverse divers états d'âme. Soudain l'école "qui n'était qu'un lieu de languissant supplice devient un séjour de délices et d'exercice tonique". Des amitiés juvéniles se nouent entre lui et ses compagnons. Il estime et aime ses maîtres. Duhamel entre en philosophie à 17 ans, et se croit un homme. Et la vie s'annonce belle.

Des images de l'enfance et de jeunesse voilà ce que Duhamel a rapporté de cet examen en profondeur qu'est l'inventaire de l'abime.

Un volume de 224 pages, publié par Les Editions Variétés. Prix: \$1.25, par la poste, \$1.35. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.

BIOGRAPHIE DE MES FANTOMES

par Georges Duhamel de l'Académie Française

Comme suite à l'inventaire de l'abime Les Editions Variétés présentent Biographie de mes fantômes, le second tome des Mémoires de Georges Duhamel, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française.

Cet ouvrage est peuplé de fantômes de joies et de peines, d'amitiés et de désirs qui ont hanté la jeunesse de Duhamel. Il les anime et leur fait revivre la grande aventure des années 1901 et 1906. "Ah! que nous étions riches alors! Comme nous étions généreux! Comme la joie de faire le mal était étrange à nos coeurs!" Des figures connues, des noms oubliés viennent tour à tour, dans l'atmosphère qui leur est propre, égarer la pauvreté de l'étudiant en philosophie, partager ses discussions littéraires enflammées, l'initier à la médecine et à la vie, accomplir avec lui des excursions à travers la France, la Suisse et l'Italie. C'est toute la vie du Quartier latin au début du siècle qui revit.

A l'automne 1904, nommé interne dans les hôpitaux, Duhamel s'inscrit à la Sorbonne. Il fixe la physiologie de chacun de ses professeurs par des détails piquants. La vie de l'étudiant en médecine se déroule avec des espoirs de grandeur, des miracles d'économie et des aperçus sur la science, l'art, la littérature où l'on devine déjà le Maître.

A l'horizon se dresse l'abbaye où nous ne pouvons pas encore entrer, mais comme le dit l'auteur: "Que je vive encore un peu et je raconterai la suite".

Biographie de mes fantômes est un livre palpitant de jeunesse qui reflète les franches amitiés dont Georges Duhamel a été entouré.

(1) Un volume de 216 pages, publié par Les Editions Variétés. Prix: \$1.25, par la poste, \$1.35. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.

ALADIN ET LA LAMPE MERVEILLEUSE (1)

texte de la Comtesse Serge Tolstoï

Voici un événement dans le domaine de l'édition canadienne. En effet, la belle légende tirée des "Mille et une Nuits", racontée par une spécialiste en livres pour enfants, est ici présentée dans une édition luxueuse, avec hors-texte en couleurs et couvertures très attrayantes. L'histoire extraordinaire du jeune Chinois, Aladin, ne pouvait trouver de plus beau cadre que cet album que Les Editions Variétés viennent de présenter à la jeunesse.

Aladin n'était pas méchant, mais son insouciance et sa paresse semblaient insurmontables et faisaient pousser bien des soupçons à sa mère Yamileh qui était très pauvre. Un jour il fit la rencontre d'un étrange marchand qui devait lui apporter la fortune. Aladin découvrit une lampe magique dont le pouvoir était très grand. Dans le secret le plus absolu, Aladin obtint de la lampe d'immenses richesses. Il en usa bien et épousa bientôt la fille du sultan.

Suite à la page 3)

La fin héroïque d'Edmour Fortin, tué au cours d'un raid au-dessus de Berlin en 1942. — Comment ce p'tit gars de Charlevoix parvint à devenir sergent-aviateur. — Diverses particularités de sa brève existence.

"L'Autorité" signalait en août 1942 la fin glorieuse du sergent-pilote Edmour Fortin. Elle fournissait en même temps d'intéressants détails sur la vie de cet aviateur canadien-français. Le "Progrès du Golfe", de Rimouski, vient d'ajouter à ces détails dans un article très documenté:

On n'a pas fini de raconter les exploits et les aventures de nos gars, aviateurs, soldats, marins, qui ont participé à la grande guerre de 1939-45. Il y aura de beaux volumes à écrire sur leurs aventures. En voici une dont le héros un humble petit gars de Charlevoix.

Le 15 août 1942, M. Thomas-Louis Fortin, alors gardien en chef du Parc des Laurentides, recevait du Service des Relations Extérieures du Corps d'Aviation Royal le message suivant: "Regrettons devoir vous aviser que, selon les renseignements obtenus par la Croix-Rouge internationale de source allemande, votre fils le sergent de section-pilote Edmour Fortin, R-5910, a perdu la vie... Sauf nouvelle confirmation, votre fils est désormais porté "perdu, présumé tué". Veuillez agréer mes vives condoléances dans le malheur qui vous frappe." Signé: Chef de l'état-major de l'Air.

Le fils de Thomas-Louis Fortin était tombé au champ d'honneur, au cours du raid sur Berlin, dans la nuit du 21 au 22 juillet 1942. Comment ce petit gars de Charlevoix, qui au début de la guerre n'avait aucune instruction et aidait son père à guider les sportsmen pêcheurs dans le Parc des Laurentides, était-il devenu chef de section dans l'aviation canadienne en Europe occidentale? C'est presque tout un petit roman, où l'on voit un jeune campagnard, sous une timidité apparente, fruit d'une formation déficiente, s'instruire lui-même, en quelques mois seulement, pour s'en aller combattre et mourir de la mort du héros au-dessus même du pays de l'ennemi...

Cette tragédie a été racontée dans le "Saturday Night", de Toronto, numéro de février 1943, sous le titre suivant: "Un fil du sol, Edmour Fortin, sergent de section", récit dont l'auteur était Mme Helen-J. MacKenzie, fille de William Hume-Blake MacKenzie, homme de lettres de Toronto. Thomas Fortin, fondateur du Parc des Laurentides, son fils Thomas-Louis et le petit-fils Edmour lui-même avaient servi de guides à M. Blake. Le jeune Edmour avait tout particulièrement guidé Mme MacKenzie et ses fils, dans la forêt.

Un jour, Thomas-Louis Fortin demanda à Mme Maczie de vouloir bien prendre à son service, à Toronto, son fils Edmour, qui désirait apprendre l'anglais. Mme MacKenzie, après hésitation, accepta, cédant aux instances du père, pauvre et chargé de famille. Edmour n'aimait pas la terre et n'avait pas appris de métier.

Voilà donc notre Edmour à Toronto, domestique, homme à tout faire, chez Mme MacKenzie. Un apprentissage difficile: le garçon est timide et maladroit; plus habile à conduire un canot et à "moucher la truite" qu'au service d'une cuisine et d'une salle à manger. C'est Mme MacKenzie qui dirige le jeune garçon dans le service de la maison. Elle raconte des incidents typiques, entre autres celui-ci. Avant repas des truites, elle désirait, elle et sa famille, les manger au repas du soir. Elle donna des ordres en conséquence à Edmour. Au souper, celui-ci servait des oeufs et du jambon: "Mais, les truites?" demanda Mme MacKenzie, "ou sont-elles?" "Je les ai mangées", répondit tout uniment Edmour. Il avait cru bien faire en réservant à la famille le plat qu'il

(Suite à la page 2)

QUELQUES NOUVEAUTES

COLLECTION LA CORBEILLE dirigée par ROGER PICARD, professeur à l'Université de Paris

GASPARD DE LA NUIT

par ALOYSIUS BERTRAND

LE SPLEEN DE PARIS

par CHARLES BAUDELAIRE

Avec introductions et bibliographie par Roger Picard. Présentation soignée: texte composé à la monotype en Cochin de douze points, tirage sur vergé de Louvain, couverture illustrée en quatre couleurs et remplie sous cristal. Format 5 pouces 1/2 sur 7 1/2. L'exemplaire se vend partout.

\$1.35

LA FIN DE LA JOIE

par JACQUELINE MABIT

Ce roman d'une amitié particulière, d'une passion trop fervente, est accueilli par la critique comme un chef-d'oeuvre.

CRI D'ALARME

par HALINA IZDEBSKA

LES ANNEES NOIRES

par PAUL PHELPS-MORAND

Deux volumes de la Collection des Chants Nouveaux. Tirage strictement limité à 1.000 exemplaires numérotés à la presse. Chaque ouvrage est orné d'un bois.

LES MEDISANCES DE CLAUDE PERRIN

par PIERRE BAILLARGEON

Curieux livre, lumineux comme le diamant, amer comme le fruit précoce, où la manière dépouillée des grands moralistes français se retrouve.

CATALOGUE SUR DEMANDE

EDITIONS LUCIEN PARIZEAU

1488 ouest, rue Sherbrooke, Montréal (2) Téléphone: WE. 3935